

SERMON XVIII.

SUR LUC. I. VERS.

39. 40. 41. 42. 43. 44. 45.

Or en ces jours-là Marie se leva, & s'en alla basiment au pais des montagnes en une ville de Iuda,
Et entra en la maison de Zacarie, & salua Elizabeth.

Et avint que si-tost qu'Elizabeth eut ouï la salutation de Marie, le petit enfant tressaillit en son ventre, & Elizabeth fut remplie du Saint Esprit.

Et s'écria à haute voix, & dit, Tu es benite entre les femmes, & benit est le fruct de ton ventre.

Et d'où me vient ceci, que la mere de mon Seigneur vient vers moi ?

Car voici incontinent que la voix de ta salutation est parvenue à mes oreilles, le petit enfant a tressailli de joye en mon ventre.

Or bien-heureuse est celle, qui a creu ; car les choses, qui lui ont esté dites par le Seigneur, auront accomplissement.

Prononcé le 8 Decemb. 1650. jour de la conception de la S. Vierge.



HERS FRERES ; La Feste à laquelle ceux de Rome ont consacré ce jour, nous montre clairement combien il est dangereux de se licen-

licentier au delà des enseignemens de la parole de Dieu dans les choses de la religion. Quand une fois la dévotion des hommes a franchi ces salutaires bornes, elle degénère en une superstition insatiable & infinie; qui n'ayant plus rien qui la retienne, & ne pouvant jamais être contentée, s'emporte de jour à autre en de nouvelles inventions. Vous en voyez un exemple non moins évident que triste & déplorable en ceux de la communion Romaine. Je ne touche point pour cette heure à cette confuse & innombrable multitude de créances, de services, & de cérémonies, qu'ils ont introduite dans le Christianisme, pour n'avoir pas voulu s'arrêter à la règle de l'Écriture. Considérez seulement de combien de fêtes ils ont accablé leur peuple depuis qu'ils ont une fois pris l'autorité d'en établir dans la religion contre l'expresse doctrine de l'Apôtre, qui défend qu'aucun *condamne les fideles pour un jour de feste*, & qui reprend vivement les Galates de ce qu'ils *observent les jours, les mois, & les temps & les années*. Car pour ne point parler des autres fêtes, qu'ils ont dédiées aux Saints en grand nombre, ils en ont consacré sept par chaque année dans le Calendrier du Breviaire Romain à la seule Vierge Marie; l'une à sa Conception, & c'est celle qu'ils célèbrent aujourd'hui; une autre à sa Naissance; une troisième pour sa Présentation au Temple; une quatrième pour l'Annon-

tiation;

Epl. 2.

16.

Gal. 4.

10.

tiation, que lui fit l'Ange; une cinquième pour cette visite qu'elle rendit à Elizabeth dont je viens de vous lire l'histoire; une sixième pour la Purification, après ses couches; & la dernière enfin pour son Assomption, quand elle fut retirée au ciel après son décès. Toutes ces festes-là sont de leur creu & de leur invention; toutes inconnues aux premiers siècles de l'Eglise; toutes instituées dans les suivans, lors que la presumption & l'ignorance des hommes firent d'horribles ravages dans le Christianisme. Mais la plus fraîche & la plus nouvelle de toutes est comme je croy, celle d'aujourd'hui; conçue dans le douzième siècle de la superstition de quelques particuliers, & de la passion qu'ils avoient pour une erreur, qui a long-temps partagé les écoles Romaines, & qui semble enfin avoir gagné le dessus, que la sainte Vierge a été conçue sans péché. La temerité de ces gens mit peu après au jour cette belle invention sans aucun aveu de l'autorité publique; Mais la dévotion & l'ignorance la fit peu à peu recevoir au peuple; & elle a si bien gagné pais, qu'enfin l'oracle de Rome, qui favorise toujours l'erreur, & la superstition, l'a établie au point où vous la voyés. Il est bien certain que d'abord elle fut rudement rabrouée par les plus sages. Car Bernard Abbé de Clervaux (qui pour la grande réputation de sa bonté, de son zèle, & de son sçavoir a été canonisé à Rome) écrivit

L 1

sur

Epitre
274.

sur ce sujet une épître que nous avons encore, environ l'an de nostre Seigneur 1136. adressée aux Chanoines de Lyon, les premiers peres, ou parreins de cette feste autant que nous le pouvons juger. D'entrée il s'étonne, qu'il se soit treuvé entr'eux des gens qui ayent voulu introduire cette nouvelle solennité, qui n'est (dit-il) ni connuë dans la coûtume de l'Eglise, ni approuvée par la raison, ni recommandée par l'ancienne Tradition. Sommes-nous plus sçavans (dit-il) ou plus devots que nos peres ? C'est une presumption dangereuse d'oser en un tel sujet, aucune des choses, que leur prudence a laissées. Et si celle dont il est question, ne devoit estre laissée, asseurement elle ne fust pas échappée à leur diligence. Mais (direz-vous) il faut grandement honorer la mere du Seigneur; C'est bien dit, pourveu qu'on l'honore avecque jugement. Elle n'a pas besoin d'un faux honneur. Elle en a assez de veritables. Honorez la pureté de sa chair & la sainteté de sa vie. Admirez la virginité & la fecondité, qu'elle a eües toutes deux ensemble. Adorez son divin enfant; & celebraz ce qu'elle l'a conceu sans convoitise, & en est accouchée sans douleur. Il refute ensuite ce qu'ils alleguoient que pour bien honorer son accouchement, il falloit aussi celebrer la Conception de l'accouchée, qui l'avoit precedé. Il pourra (dit-il) à ce comte se treuver des gens, qui pretendront par une semblable raison qu'il faut aussi dedier des festes au pere & à la mere de la sainte Vierge: & mesmes à ses ayeuls, & à ses autres ancestres, & ainsi nous

nous irions à l'infini & il faudroit établir des festes sans nombre. Ils alleguoient l'écrit de je ne sçai quelle revelation celeste (& remarqués en passant l'une des plus ordinaires fourbes dont on se sert à Rome pour abuser le monde) Comme s'il n'étoit pas aisé à chacun (dit Bernard) de produire aussi quelque écrit, où il semblera que la Vierge ordonne les mesmes honneurs pour son pere, & pour sa mere. Pour moy je me persuade aisement, que tels écrits, qui ne sont ni appuyez d'aucune raison ni favorisez d'aucune autorité certaine, ne nous doivent pas emouvoir. En suite il sappe les fondemens de l'abus: & dit & prouve, que la sainte Vierge n'a point été conceüe sans peché; puis qu'elle ne l'a pas été du saint Esprit; mais par l'operation de l'homme; Elle a conceu du saint Esprit (dit-il) mais elle n'en a pas été conceüe. Elle étoit Vierge, quand elle accoucha de son fils; sa mere ne l'estoit pas aussi, quand elle accoucha d'elle. Autrement que deviendra la gloire, dont nous croions, qu'il n'y a qu'elle seule qui en ait joui, d'avoir eu tout ensemble & l'incorruption de la virginité, & la benedictiō de l'enfantement, si nous donnons le mesme avantage à sa mere? Ce n'est pas là honorer la Vierge; C'est plutôt retrancher & diminuer son honneur. Et un peu apres; Il n'y a que nostre Seigneur Iesus qui ait été conceu du saint Esprit; parce qu'il est le seul qui fust saint avant mesme que d'estre conceu. Celui-là seul excepté, tous les autres, qui sont nait d'Adam, doivent s'appliquer ce que l'un d'eux a humblement & veritable-

ment confessé de soy-mesme; j' ai esté conçu en iniquité, & ma mere m'a conçu en peché. Quelle sera donc enfin la raison de cette feste de la Conception de la Vierge? Cõment appellerez-vous sainte une conception qui n'est pas du saint Esprit, pour ne pas dire qu'elle est de peché? ou comment honorerez-vous d'une feste, une conception qui n'a pas été sainte? Cette bien-heureuse se passera volontiers d'un honneur, qui vous conduit à la neceßité, ou d'honorer le peché, ou d'introduire une fausse sainteté. Elle ne scauroit nullemẽt approuver une nouveauté presumée cõtre la cõtume de l'Eglise, une nouveauté mere de la temerité, sœur de la superstitiõ, fille de la legereté. C'est-là, Mes Freres, le jugement que faisoit alors l'Abbé de Clervaux, l'homme de tout ce tẽps-là, dont Rome fait le plus d'état, de la feste qu'elle celebre aujourd'huy avecque tant de devotion. Le Cardinal Baronius nous conte que ces plaintes de Bernard firent que toute cette cause fut plus soigneusement examinée, & rapportée au Consistoire du Pape, où par tesmoignages mis en avant des saintes Escritures, apres les prieres des fideles, il fut ordonné par sentence Papale tout au rebours du sentiment de Bernard, que l'on celebreroit dans l'Eglise la feste de la Conception de la sainte Vierge. Mais ce Cardinal se moque du monde selon sa cõtume; & nous debite ses songes; au lieu de bonnes & veritables histoires. Premièrement, n'est-il pas admirable de nous dire que cette cause fut

decidée

Ad a.
D. 1136
S. 15.

decidée par les témoignage de l'Ecriture sainte, où il ne se treuve pas un seul mot de la Conception prétenduë immaculée de la Vierge, & beaucoup moins encore de cette feste Papale dont l'Eglise n'avoit jamais ouï parler onze cèns ans durant? Pourquoi ce grand Annaliste n'a-t'il ici rapporté ces pretendus passages de l'Ecriture, lui qui est souvent si diligent & si long en des choses de neant? Certainement il est excusable de ne l'avoir pas fait, puis qu'il n'y en a point; mais non de nous avoir conté pour vrai un fait qui ne fut jamais. Il nous abuse encore quand il dit que cette feste fut ordonnée en ce temps-là par un decret Papal. Il le devoit produire s'il en avoit quelqu'un, ou du moins nommer le Pape qui le fit. Mais il n'avoit garde de faire ni l'un ni l'autre. Car la verité est qu'il se passa encore bien du temps avant que cette feste fust receuë. Gratien dans le Decret du droit Papal, qu'il écrivit quatorze ou quinze ans apres la date de l'Epître de Bernard, au lieu où il rapporte les festes qui se publioient & celebroident en ce temps-là ne fait nulle mention de celle-ci; Sa glosse qui n'a été écrite que plusieurs années, peut estre plus de cent ans apres sa mort, le remarque expressement sur le passage, & montre clairement que l'avis de Bernard étoit encore suivi par la plupart. Ses paroles sont notables; *Il n'est point ici parlé* (dit la glosse) *de la feste de la Conception: parce qu'il ne*

la faut pas celebrer, comme on fait en beaucoup de lieux, & principalement dans l'Angleterre. Et la raison de cela est, que la Vierge a été conceüe en peché, aussi biẽ que les autres Saints; excepté la seule personne de nôtre Seigneur Iesus Christ. l'ajoute que Du-

* Il vi-
voit l'an
1280. rand Eveſque de Mende, * qui vivoit plus de six ou sept vingt ãs apres la date de l'epître de Bernard, ne met non plus cette feste au rang des autres, qu'il raporte & considere exactement; mais

a Ratiõ
divin.
off. 1.7.
cap. 7.
3.9.27.
art. 2.
Et quod
l. 6.
art. 7. dit seulement que quelques uns la celebriẽt *; Et Thomas d'Aquin, qui mourut l'an 1274. dit pareillement que ni l'Eglise Romaine ni plusieurs autres ne celebriẽnt point cette feste, mais toleroiẽt la cõtume de quelques Eglises, qui la celebriẽnt; Signe evident qu'ellen'y a été receüe que peu à peu par l'ignorance & par la superstition des particuliers & par la tolerance du Siege Romain; jusques à ce qu'enfin le Concile de Basle premierement, & puis le Pape Sixte IV. l'établirent par une loi & autorité publique l'an de nôtre Seigneur 1442. & 1476. c'est à dire l'un deux cēs quatre-vingt neufans, & l'autre trois cens vint & trois ans apres la mort de Bernard. D'oũ il est clair, qu'il n'y pas encore deux cens ans, que cette feste a été publiquement & universellement autorisée dans la communion du Pape. Ces Messieurs ont-ils pas bonne grace de nous vanter l'antiquité de leur Religion, & de nous reprocher la nouveauté de la nôtre? eux dont les plus celebres devotions

ne

ne sont nées que depuis trois jours? à nous, qui ne croions & n'observons rien en tiltre de religion, qui ne soit fondé dans l'Ecriture, dont les derniers livres ont été publiés en l'Eglise il y a plus de quinze cens cinquante ans? Mais le plus dangereux abus de cette feste, est qu'elle suppose, ou que du moins elle induit fort apparemment que la Sainte Vierge a été conçue sans peché; doctrine evidemment erronée, contraire à la Parole de Dieu, inconnue & inouïe dans le Christianisme durant les huit ou neuf premiers siècles, rudement combatue par les meilleurs & les plus sçavans écrivains des derniers temps, où elle a commencé à paroître, & qui est enfin demeurée problematique jusques à nos jours entre ceux de Rome mesme; ni le Pape Sixte, ni le Concile de Trente n'ayant osé la définir, quelque inclination qu'ils paroissent avoir à la favoriser & à la croire. Laissons donc nos adversaires pratiquer leur superstitieuse devotion, Freres bien-aimés; ou pour mieux dire prions Dieu, qu'il leur ouvre les yeux, & les en delivre. Et tandis qu'ils abusent de ce jour pour rendre à la Sainte Vierge un honneur faux & injurieux, comme dit Bernard; employons-le à lui en rendre un veritable; en meditant ses belles & saintes actions d'humilité, de charité, & de pieté; & en celebrant son bon-heur, & ses precieux avantages; en imitant sa vertu, & en admirant sa gloire. Car c'est là le vrai

honneur deu à cette Bienheureuse ; fondé, non sur des revelations apocryphes, ni sur des opinions fausses & erronnées, douteuses & problematiques selon ceux-là mesmes qui les suivent ; mais sur la claire, ferme, & indubitable verité des saintes & vraiment celestes Ecritures de Dieu ; d'où nous avons tiré les paroles que je vous ai leuës, pour estre le sujet de cette meditation. L'Evangeliste nous y raconte la visite que la Sainte Vierge rendit à Elizabeth femme de Zacarie, alors enceinte de Jean Baptiste ; le miracle arrivé à leur entreveuë, & la salutation, avec laquelle Elizabeth la receut. Ce seront là s'il plaist au Seigneur, les trois points que nous traiterons le plus brievement, qu'il nous sera possible, pour vous représenter en suite les usages, que nous en devons tirer pour nôtre edification & consolation.

En ces jours-là (dit S. Luc) Marie se leva, & s'en alla hâtivement au país des montagnes en une ville de Iuda. Et entra en la maison de Zacarie, & salua Elizabeth. Il a ci-devant deduit au long, que ce Zacarie étoit Sacrificateur du rang d'Abia ; & que lui & Elizabeth sa femme étant desja fort avancés en aage, & n'ayans jamais eu d'enfans, le Seigneur benit leur couche ; & qu'Elizabeth devint grosse d'un enfant ; & qu'au sixiesme mois de sa grossesse l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu en la ville de Nazareth à la Vierge Marie, pour lui annoncer qu'elle seroit Mere du

du Seigneur Jesus; & que pour lui faciliter la
 creance de ce miracle, qu'en demeurant Vierge
 elle ne laisseroit pas de concevoir un enfant par
 la vertu du S. Esprit, il lui proposa cet exemple
 de la puissance de Dieu, lui donnant avis de ce
 qui étoit arrivé à Elizabeth, qui étoit de sa con-
 noissance, comme étant sa cousine. Marie ayant
 reçu ce message avecque le respect, l'obeïssan-
 ce, & la soumission, qu'elle devoit, ne manqua
 pas bien tost apres le partement de l'Ange, de
 s'acheminer vers sa cousine, pour voir & ap-
 prendre de ses propres yeux la merveille que le
 messager de Dieu lui en avoit dite. L'estime
 fort apparente l'opinion de quelques interpre- *Berx.*
 tes, qui tiennent que cette ville de la tribu de *Deoda-*
 Juda située dans les montagnes, dont parle ici *ti.*
 l'Evangéliste, sans nous en dire le nom, étoit la *De Dien*
 ville d'Hebron; car comme nous l'apprenons *Grotius.*
 du livre de Josué, Hebron étoit située dans un *Josué*
 país de montagnes, & destinée aux Sacrifica- *21. 11.*
 teurs pour leur demeure, & tenoit le premier *13.*
 lieu entre les villes de la lignée de Juda, avant
 que Jerusalem, qui étoit partie dans les terres
 de Juda, & partie en celles de Benjamin, eust
 été magnifiquement bastie & enrichie par Da-
 vid & par Salomon son fils. Elle étoit plus elo-
 gnée de Nazareth, que Jerusalem, qui n'en étoit
 qu'à six lieues. Mais ni la longueur, ni la rudesse
 & difficulté du chemin dans un país montueux,
 ni le sexe, ni la condition de la Vierge nel'em-
 pescha

pescha point d'entreprendre ce voyage. Et l'Evangéliste nous montre son ardeur & son affection tant à l'entreprendre, qu'à l'accomplir, disant, qu'elle *se leva en ces jours-là*, c'est à dire bien tost apres que l'Ange se fut apparu à elle, & *s'en alla hâtivement*. Ce qu'elle tarda si peu apres la connoissance qu'elle eut de la merveille arrivée à sa cousine; ce qu'elle fit le voyage mesme en haste, signifie clairement la sainte impatience qu'elle avoit de la voir. N'estimés pas que ce fust une vaine curiosité qui lui travaillast l'esprit; ou quelque doute & défiance de la verité des choses, que l'Ange lui avoit annoncées; comme si elle eust voulu s'en éclaircir, & reconnoître par l'experience si la nouvelle étoit vraie ou fausse. Le plein tesmoignage que l'Ecriture rend à sa foy ne nous permet pas d'avoir ces pensées; & la calomnie d'un Jesuite*, qui les a impudemment attribuées à l'un de nos écrivains se découvre évidemment par la lecture des paroles de celui qu'il a accusé, qui portent expressément, que *la Vierge n'alla pas simplement chez Elizabeth pour s'enquerir si ce que lui avoit dit l'Ange étoit vrai; car (dit-il) comme elle avoit conçu le Fils de Dieu en son ventre; aussi le portoit-elle en son cœur par foy*. D'où paroît encore combien est fausse & effrontée l'outrageuse calōnie du mesme Jesuite, qui n'a point eu de honte de dire que cet écrivain qui parle si magnifiquement de la foy de la Sainte Vierge, aime & embrasse volontiers

* Mal-
donat.
sur le
lieu.

Calvin
sur ce
lien.

lontiers toutes les pensées, qui diminuent tant soit peu son honneur. Mais c'est l'ordinaire de ces gés de tascher de rendre nôtre cause odieuse par des impostures, parce qu'ils ne peuvent la combattre avec de bonnes & solides raisons, qui sont les armes de la verité. L'ajoute encore que bien que les devoirs de la civilité & de l'humanité, que se rendent les personnes amies, ou conjointes de sang, ou d'alliance, soient plutôt louables, que blâmables, neantmoins ce ne fut pas simplement pour feliciter sa cousine de son bon-heur, que la Sainte Vierge fit ce voyage. Il y avoit en tout ceci quelque chose de plus grand, de plus saint, & de plus solide; comme le montra l'evenement. C'étoit sans doute ce divin hoste, que la Vierge avoit freshement receu, c'est à dire l'Esprit de Dieu, qui conduisit tout ce dessein, pour executer dans l'entreveuë de ces deux saintes & religieuses personnes les merveilles que nous orrôs incontinent. Mais comme c'est un Esprit de lumiere, qui conduit ordinairement les siens par les raisons de sa divine sapience, & non par des instincts ou par des éguillons sourds & aveugles, je ne doute point qu'il n'excitast le cœur de la Vierge à ce dessein par les mouvemens de sa charité, de sa foy, de son zele, & de son humilité. Je dis premierement de sa charité; qui la sollicitoit à prendre part dans la benediction, dont le Seigneur avoit si inespérément & si miraculeusement

leusement favorisé sa parente, & pour lui communiquer réciproquement le bonheur & l'honneur, où la grace de Dieu l'avoit élevée ; afin que par cette mutuelle communication elles fussent l'une & l'autre edifiées & consolées, la joye & la gratitude de chacune croissant & s'enflammant par celle de l'autre. La foy de la Sainte Vierge y cherchoit aussi son avantage. Car bien qu'elle fust persuadée de la verité ; neantmoins la veüe de la chose mesme étoit capable d'ajouter quelque degré tant à sa creance qu'à la joye, qu'elle en avoit. Comme encore que nous ne doutions nullement des promesses que Dieu nous fait en sa parole, si est-ce pourtant, que les tesmoignages reels qu'il daigne nous en donner quelques fois par des delivrancees, ou des consolations particulieres, ne laissent pas de fortifier & d'affermir nôtre foy, & d'enfoncer s'il faut ainsi dire, ses racines plus avant dans nôtre cœur. J'ai dit en troisieme lieu que le zele de la Sainte Vierge avoit aussi part dans le dessein de ce voyage ; parce qu'elle s'y proposoit de glorifier Dieu en visitant une famille sainte & religieuse, où les merveilles de sa bonté & de sa puissance paroissoient d'une facon si illustre, & où elle desiroit encore ajouter celles, qu'il épandoit en elle-mesme, à la grande gloire de leur commun Seigneur. Enfin sa modestie & son humilité reluisent aussi clairement dans ce dessein, comme plusieurs excellens

excellens Interpretes les ont remarquées, en ce que sans avoir égard à ce comble de gloire ; où Dieu l'élevoit par sa grace au dessus non d'Elizabeth seulement, mais de toutes les femmes ; elle se dispose si franchement & si promptement d'aller vers sa cousine ; sans attendre qu'elle l'eust prevenüe, rendant cette deference à son âge, & à l'état où elle se treuvoit, bien avant dans sa grossesse, & par consequent mal propre à faire ce voyage. L'ayant donc fait pour ces raisons, apres qu'elle fut entrée en la maison de Zacarie, & qu'elle eût salüé Elizabeth, *il avint* (dit l'Evangeliste) *qu'aussi tost qu'elle eut ouï la salutation de Marie, le petit enfant tressaillit dans son ventre, & Elizabeth fut remplie du Saint Esprit.* Le miracle consiste comme vous voyés, en deux points ; l'un, que l'enfant tressaillit ; l'autre, que la mere fut remplie du S. Esprit. Saint Luc pose expressement l'un & l'autre. Mais il ne dit rien de ce que le Jesuite dont nous avons desja parlé ajoute comme constant & indubitable ; que ce fut la Sainte Vierge, qui ouvrant la bouche pour saluer sa cousine exhala & épandit en elle le Saint Esprit dont elle étoit pleine. C'est là une pensée bourruë ; née de la devotion extravagante de celui qui la met en avant, sans aucun fondement dans l'Ecriture, ni ici, ni ailleurs ; Et la belle similitude, dont ce Jesuite l'enrichit, est bien digne de sa boutique ; quand il compare la Sainte Vierge exhalant ainsi le Saint Esprit,

à des

à des femmes qui ayant trop pris de vin, en répandent l'odeur aux personnes qu'elles saluent, où à qui elles parlent. N'est-ce pas-là un riche ornement de rhétorique, & bien digne d'entrer dans un discours fait à l'honneur de la Sainte Vierge? Mais laissant là la bassesse & l'indignité de cette image, je dis que nous ne lisons point, que la Vierge ait donné le Saint Esprit à aucun. Cela n'appartient qu'à Dieu, & à son Fils Jesus Christ, qui en est le depositaire. J'avoue que le Saint Esprit a été quelquesfois donné aux croians à la priere & à l'imposition des mains des Apôtres. Mais la Sainte Vierge n'ayant jamais eu ni exercé leur charge, l'on ne peut lui appliquer ce qui ne convient qu'à ceux qui en ont été pourvus. Je ne voudrois pas asseurer non plus ce que dit aussi ce Jesuite que dans ce miracle le Saint Esprit ait premierement été donné à l'enfant, & puis en suite à la mere. Il y a plus d'apparence qu'il fut épandu sur tous les deux en un mesme instant. Il est vrai que l'Evangéliste dit, que *l'enfant tressaillit*, & puis ajoute, que *la mere fut remplie du Saint Esprit*. Mais cet ordre de ses paroles n'induit pas que l'un ait été fait devant l'autre. Je croirois plutôt que l'Evangéliste ayant représenté l'effet, à savoir le tressaillement de l'enfant, nous en montre la cause dans les paroles suivantes, pour nous faire entendre que ce soudain mouvement de l'enfant ne venoit pas d'une cause naturelle
(comme

(comme il arrive quelquesfois, que la passion, & les autres accidens ordinaires aux femmes grosses, font tressaillir leur fruit dans leur ventre) mais qu'il procedoit d'une cause sur-naturelle & du tout extraordinaire; à savoir du Saint Esprit, qui avoit rempli la mere, & fait tressaillir l'enfant au mesme instant. Ce mouvement extraordinaire & sur-naturel de l'enfant étoit un symbole mystique de ce qui arriva depuis; signifiant que Jean iroit au devant de Jesus, pour lui preparer les cœurs du peuple; Il se remua dès que la mere du Seigneur approcha; comme s'il eust voulu dès-lors lui donner un échantillon de son office; ou pour signifier avec quelle joye & allegresse il lui rendroit ce service de la charge à laquelle il estoit destiné. Et l'Esprit qui le mouvoit, fit comprendre à sa mere la raison de ce tressaillement; comme il paroît par le langage qu'elle tiendra incontinent apres à la Sainte Vierge, quand elle lui dit *qu'aussi-tost que la voix de sa salutation étoit parvenue à ses oreilles, son enfant avoit incontinent tressailli de joye dans son ventre.* Ainsi autresfois les jumeaux, dont Rebecca étoit enceinte, s'entrepoussant dans son ventre, avoient figuré & comme prophetisé par ce mouvement, le choc & le conflit des deux nations, qui devoient sortir d'eux: & l'Esprit de Dieu en avoit semblablement déclaré le secret à la mere, qui les portoit. Il me semble que c'est assez de pousser jusques-là
ce

Gen. 25.

22.23.

ce mystere du tressaillement de Saint Jean, en le prenant pour un secret hommage, que le serviteur a rendu au Maistre, le précurseur à son Seigneur; & pour un embleme & un pronostic de l'office qu'il lui devoit rendre; le miracle de Dieu, & le tesmoignage qu'il donnoit de la dignité de son Fils, reluisant assez en cela; sans qu'il soit besoin de porter nôtre curiosité plus avant pour rechercher, comme font plusieurs, si l'enfant sentit, & reconnut lui mesme la verité de ces choses; c'est à dire s'il sceut & reconnut dès lors, que la Vierge, qui saüoit Elizabeth, estoit la mere de Jesus, & que Jesus conçu dans son sein étoit le Fils de Dieu, au devant duquel il étoit envoyé. Certainement il n'y a rien d'impossible à Dieu, & son Esprit souffle où il veut, & y produit tels effets que bon lui semble; & a Dieu ne plaise que nous prétendions borner sa vertu; ou dire qu'il ne pourroit quand mesme il le voudroit, elever les sens & l'esprit d'un enfant étant encore dans le corps de sa mere, jusques à ces connoissances-là: bien que nous en ignorions entièrement les moyens. Je dis seulement qu'un tel miracle n'ayant jamais été fait dans l'Eglise que nous sçachions, & étant tres-difficile de reconnoître quel en pourroit estre l'usage, il semble que nous ne devions pas aisement l'admettre, si la parole de Dieu ne nous y contraint en le posant expressement. Or elle ne dit rien ici,
qui

qui nous oblige à cela. Elle dit que l'enfant tressaillit ; Mais ce n'est pas dire qu'il eust le sentiment & la connoissance de ce qui se faisoit alors. Elizabeth ajoute , que quand la Vierge l'avoit saluée , l'enfant avoit tressailli. Mais ce n'est pas dire qu'il eust ouï la salutation. Elle dit *qu'il avoit tressailli de joye* , ou , comme porte l'original *en joye*. Je laisse ce qu'écrit un homme fort sçavant, que le mot que nous avons traduit *joye* , signifie proprement l'action du corps, que *Grotius.* fait un homme, qui se rejouit, & non la passion de son cœur : de sorte que ces mots signifient simplement quel fut le mouvement de l'enfant ; que ce fut un mouvement tel qu'est celui de la joye , quand l'excez de nôtre contentement nous fait tressaillir. Je laisse encore ce que l'on pourroit dire, qu'Elizabeth entend sa joye , & non proprement celle de son enfant , & veut simplement dire que dans l'extreme joye qu'elle avoit receuë de voir & d'ouïr la sainte Vierge, l'enfant avoit tressailli au mesme temps. Je laisse dis-je ces choses. Posons qu'il y ait eu de la joye dans le cœur de l'enfant ; Pourquoi ne la prendrons-nous pas comme nous faisons tous les jours dans nôtre commun langage, pour cette joye que ressentent les enfans, quand ils sont à leur aise ? bien que ce ne soit nullement ni la raison ni la connoissance des choses qui fait naître ce contentement en eux ? Pourquoi ne dirons-nous pas que la vertu del'Esprit celeste

M m

mit

mit le cœur de l'enfant dans cet état, afin qu'en suite il s'étendist en ce mouvement, qu'il fit, quand il tressaillit ? C'est-là tout au plus ce que l'on peut conclurre de ces paroles ; & non que l'enfant ait reçu dès lors les sentimens & les connoissances des choses celestes, qu'il eut depuis. Je sçai bien qu'il y a de grands auteurs, qui tiennent ce dernier parti ; Mais outre qu'il y en a d'autres non moindres, qui suivent le contraire, comme saint Augustin nommément, puis que

Dans l'Épître 57. à Dardan cette écriture que les premiers prennent pour l'unique fondement de leur opinion, ne l'enseigne pas, il me semble que le meilleur est de laisser ce qu'elle taist, & de travailler plutôt à nous édifier dans les choses, qu'elle nous apprend clairement, que de rechercher inutilement celles, qu'elle ne pose point. Considerons donc plutôt ce qu'elle dit ici bien expressement qu'Elizabeth à cette salutation de la Vierge *fut remplie du Saint Esprit*. Avant cela elle en avoit déjà reçu la mesure ordinaire des fideles, qui vivoient en cette dispensation-là. Mais Dieu alors pour honorer la venue de son Fils, & en signifier les effets, lui donna de nouvelles lumieres, & de nouveaux mouvemens ; en telle abondance, qu'elle declara ce qu'elle ne pouvoit avoir sçu ni par le ministère des sens, ni par le discours de la raison. Cet Esprit lui enseigna en un moment tout ce qui étoit arrivé à la Sainte Vierge ; il lui apprit & la conception de Jesus, & sa qualité,

& le

& le mystere du tressaillement de Jean, & la foy de la Sainte Vierge, & l'infailible evenement de ce qu'elle avoit creu. La maniere mesme de son parler se ressent de cette force celeste, qui avoit rempli son ame ; Car elle s'écria à haute voix, dit l'Évangéliste ; Ce n'est pas là le ton d'une simple salutation ; où l'on n'a pas accoutumé de crier. C'est l'air d'une ame ravie, qui voyant dans cette nouvelle lumiere, dont le Saint Esprit l'éclairoit, tout le mystere de Jesus, hausse sa voix pour mieux témoigner son admiration, & prononce des oracles de Dieu, & non des civilités humaines ; *Tu es benite entre les femmes* (dit-elle à la Vierge) *& benit est le fruit de ton ventre.* Je ne puis goûter l'opinion de ceux, qui prennent ceci pour un simple compliment, semblable à ceux qui se rencontrent assés souvent dans le vieux Testament exprimés en ces paroles, où une personne souhaite la benediction de Dieu à celui qu'elle saluë ; comme si Elizabeth avoit dit, *Tu sois benite* ; ou, *Que benite sois tu entre les femmes.* Cela est froid & languissant à mon avis dans un sujet si magnifique. Je le prens plutôt pour une declaratiō qu'elle fait de ce qu'elle venoit d'apprendre du Saint Esprit, & du bōheur de Marie, & de la dignité de son enfant ; Elle dit que *Marie est benite entre les femmes*, pour signifier que de toutes les femmes du monde elle est celle, que Dieu a le plus honorée de ses graces & benedictions ; l'ayant choisie pour

le plus glorieux ministere, qui fut jamais. Et pour s'en expliquer plus clairement, & exprimer la raison de cette singuliere benediction, dont elle felicite Marie, elle ajoûte, & *benit est le fruit de ton ventre.* Ici elle montre bien qu'elle sçavoit le secret de Marie, parlant clairement de l'enfant qu'elle avoit conçu, & qu'elle nomme *le fruit de son ventre*, par une faſſon de parler familiere aux Ebreux; comme il paroist par divers lieux de l'Ecriture où elle est employée en ce sens. Au reste bien qu'elle use d'un mesme terme & pour la mere & pour l'enfant, il ne faut pourtant pas s'imaginer qu'elle vueille ou confondre ou egaler leurs dignités. Elle les distingue tres-bien quand elle reconnoist incontinét apres ce divin enfant pour son Seigneur. Mais elle entend que la mere est benite selon la mesure de sa nature créée, & le Fils benit selon la majesté de sa personne divine; le Fils comme Redempteur; la mere comme rachetée; celui-là comme le tresor & la source inépuisable de toute grace; celle-ci comme un vaisseau, riche à la verité & tres-abondamment rempli de graces, mais toutes puisées de la plenitude de son Fils. Elizabeth apres la benediction de la Vierge & de son enfant, admire son humilité en l'honneur qu'elle lui fait de la visiter; *D'où me vient ceci* (dit-elle) *que la mere de mon Seigneur vient vers moy?* Elle reconnoist franchement la dignité & l'excellence de la Vierge en cette haute & glorieuse

rieuse qualité qu'elle a d'estre la mere de nôtre Sauveur, qu'elle appelle *son Seigneur*, à l'exemple de David, qui prophetizant de sa gloire lui donne le mesme titre, *Le Seigneur* (dit-il) *a dit à mon Seigneur, Sieds toi à ma dextre.* Elle avouë en suite, ^{Pse. 110.} *te, que ce lui est une grande faveur, & au dessus de son merite, d'avoir été visitée d'une personne si élevée au dessus d'elle, & de toutes les autres femmes. Car c'est ce que signifient ces paroles, D'où me vient ceci qu'une telle personne vienne vers moi ? Qui suis-je, & qu'ai-je fait, pour meriter un si grand honneur ?* Jean Baptiste imita depuis cette modestie de sa mere ; & usa envers Jesus de termes semblables à ceux qu'Elizabeth employe ici envers Marie, lors que le voyant se presenter pour estre baptizé de sa main, il s'en excusa fort, disant, *I'ai besoin d'estre baptizé par toy, & tu viens à moy ?* ^{Matth. 3. 14.} Elizabeth ajoûte pour tesmoignage du bonheur qu'elle reçoit, ce qu'elle avoit senti son enfant remuer au mesme instant, que la Vierge l'avoit saluée ; Signe évident, qu'elle rapportoit son mouvement à une cause divine & surnaturelle, & le regardoit comme un effet de la grace que Dieu lui faisoit l'honorant de la visite de la mere de son Fils, & épandant son Esprit sur elle au mesme moment. C'est le but de ses paroles, dont le sens a été expliqué ci-devant ; *Car voici incontinent que la voix de ta salutation est parvenue à mes oreilles, le petit enfant a tressailli de joye dans mon ventre.*

Enfin Elizabeth poussée & conduite par le mesme Esprit, couronne la foy de la Vierge du bonheur & de la loüange, qui lui appartient? *Bien-heureuse est (dit-elle) celle, qui a creû.* C'est un grand bonheur à la Vierge d'avoir été mere du Seigneur: mais ce lui en est un plus grand encore d'avoir creû en lui selon ce qu'en a jugé le Seigneur mesme: lors qu'une femme s'étant écrite, *Bien-heureux est le ventre qui t'a porté, & bien-heureuses les mammelles, qui t'ont allaité,* il répondit, *Mais plutôt bien-heureux sont ceux qui oyent la parole de Dieu, & la gardent.* C'est une gloire incomparable à Marie d'avoir conceu le Fils de Dieu dans ses entrailles; Mais son bonheur est proprement en ce qu'elle l'a porté dans son cœur. Sa foi fut le premier degré de sa gloire; & la vraye cause de son bonheur: & à vrai dire elle ne conceut ce fruit celeste en son corps, que parce qu'elle l'avoit desja conceu en son ame par la foy. Certainement sa foy se montra admirable en ce point. Abraham est à bon droit célébré dans les Ecritures de ce que sans avoir égard ni à l'amortissement de son corps, ni à la vieillesse & sterilité de Sara sa femme; mais à la seule puissance de Dieu, il creut à la promesse qu'il lui fit de lui donner un fils nai de sa chair. La foy de Marie s'eleva d'autât au dessus de celle du Patriarche, que l'enfantement d'une Vierge est un miracle plus grand & plus incroyable, que celui d'une vieille femme. Les dernieres parolès d'Eliza-

Luc. II.

27. 28.

Rom. 4.

19. 20.

21.

d'Elizabeth se peuvēt prendre en deux faſſons ;
 premierement en les rapportant à la foi de Ma-
 rie, en ce cens; *Bien-heureuse est celle qui a creu, que
 les choses qui lui ont été dites par le Seigneur, s'ac-
 compliront*; c'est à dire qui n'a point douté, que
 ce qui lui a été dit par l' Ange de la part de Dieu,
 n'arrivast. Il se treuve en S. Marc une faſſon de
 parler toute ſéblable; *Quiconque dira à cette mon- ^{Marc}
 tagne, enleve toi, & te jette en la mer, & ne sera point ^{II. 28.}
 de difficulté en son cœur, mais croira que ce qu'il dit
 se fera, tout ce qu'il aura dit lui sera fait.* Mais ces
 paroles se peuvent auffi rapporter & au bon-
 heur & à la foy de Marie conjointement, en
 les prenant comme a fait nôtre Bible Françoisse,
*Bienheureuse est celle qui a creu; car les choses qui lui
 ont été dites par le Seigneur, auront leur accomplisse-
 ment*; c'est à dire qu'elle est bien-heureuse d'a-
 voir creu; parce que les choses, qu'elle a creuës,
 seront punctuellement accomplies, assavoir
 tout ce quel' Angelui avoit dit de la conception
 & de la naissance de son Fils, & qu'elles seront
 ainsi accomplies parce qu'elle avoit creu. Ces
 expositiōs sont toutes deux bonnes. La premie-
 re nous montre la nature & l'office de la foy;
 c'est de croire ce que Dieu nous dit; de s'asseu-
 rer & se persuader que ce qu'il nous dit est vrai.
 La seconde nous enseigne l'efficace de la foy; as-
 savoir que si nous croyons les choses, que Dieu
 nous promet, elles seront indubitablement ac-
 complies, & nous par consequent bienheureux.

Matth.
9.28.

Car la foy est une condition que Dieu appose à toutes les promesses qu'il nous fait ; d'où vient ce que le Seigneur dit si souvent dans l'Evangile aux personnes, à qui il promettoit quelque grace, *Qu'il vous soit fait selon votre foy.* Et delà vous voyés la raison pourquoi les incredules sont privés du salut & des autres benefices de Dieu ; Ce n'est pas que Dieu manque ou de bonté ou de puissance pour les sauver ; Mais leur incredulité rend ses promesses nulles à leur égard ; parce qu'ils n'ont pas la condition, qu'il requiert en nous pour les accomplir. Voilà Fideles, ce que nous avons estimé à propos de vous dire sur ce texte. Admirons, retenons, & imitons religieusement les beaux exemples, que ces deux Saintes & bien-heureuses personnes nous y donnent de leur pieté & de leur vertu. Et premierement la charité, l'humilité, & la bonté de Marie, qui sans avoir égard ni à la foiblesse de son sexe, ni à la tendresse de son corps, ni à l'avantage de sa dignité, quitte sa maison, & fait un voyage assez difficile pour faire part à Elizabeth de sa joye, & de ce tresor de benediction, dont le Seigneur l'avoit enrichie. Soyons prompts comme elle, à communiquer à nos freres & à nos sœurs ce que Dieu nous a départi de ses biens. Visitions les, & leur rendons tous les devoirs, qui peuvent contribuer à leur edification & consolation. Recherchons aussi chez eux tout ce qui peut servir à la nôtre.

S'ils

S'ils ont receu quelque faveur du ciel, considérons-la & l'estimons, à l'affermissement de notre commune foy, & à la gloire de l'auteur de tous nos biens. Ne dédaignons point les autres, sous ombre que les graces, qu'il nous a départies, surpassent celles, dont il les a favorisés. La mere du Sauveur du monde étoit beaucoup plus qu'Elizabeth. Et neantmoins vous voies avec quelle haste & affection elle la visite. Combien sommes-nous éloignés de cette admirable bonté, nous que les moindres faveurs de Dieu rendent si insolens, que pour peu que nous ayons d'avantage sur nos freres, je ne dis pas en ce qui regarde les choses celestes, mais mesme celles de la terre, qui ne sont que bouë & vanité, nous les méprisons fierement, & bien loin de les visiter, & rechercher, à peine daignons-nous leur parler? Reverons les dons de Dieu, partout où nous les voions, quelque petite qu'en soit la mesure; ne les considerant pas tant en eux-mesmes, qu'en la source d'où ils viennent, & en cette divine bonté, dont ils ne laissent pas d'estre des rayons, encore qu'ils foyent menus & foibles en eux-mesmes. Mais Elizabeth del'autre part montre aux petits avec quelle joye, franchise, & reconnoissance, ils doivent se conduire envers ceux à qui Dieu a fait plus de grace qu'à eux, & de la bonté desquels ils reçoivent quelque faveur. Il y a des esprits si superbes, qu'ils ne pensent pas, qu'il y

M m s

ait

ait rien au dessus d'eux. Les avantages que Dieu a donnés à leurs freres, leur font mal aux yeux. Ils les extenuent le plus qu'ils peuvent; & ne les voient, & n'y pensent, & n'en parlent qu'avec un cœur envieux. Ils sont si malins, que quand vous les obligés, ils reçoivent moins de contentement du bien que vous leur faites, que de déplaisir de ce que vous avés eu l'avantage de le faire. D'autres croient que tout leur est deu, & ne vous sçavent nul gré ni de l'honneur, ni du bien, que vous leur faites. Y étoit-il pas tenu? (disent-ils) La loy de Dieu & la communion de nature & de religion ne l'y obligeoit-elle pas? Mais la bien-heureuse Elizabeth se voiant honorée de la visite de la Sainte Vierge, n'eut aucune de ces ingrates & noires pensées. Elle receut cet honneur avec une sincere & naïve gratitude; & avec une joye franche & de bonne foy. Elle vit la gloire de Marie sans envie; Elle reconnut ses avantages, & admira sa bonté d'avoir daigné venir à elle, & celebra sa foy. Ce sont les sentimens qu'il faut avoir, Ames Fideles, des graces que Dieu a departies à ses serviteurs & à ses servantes, & des faveurs, ou des biens, qu'ils nous font; en considerant non ce qu'ils nous doivent, mais ce que nous leur devons; & pensant qu'il n'est pas tant ici question de leurs personnes, & de leurs actions, que de Dieu, qui les a faits ce qu'ils sont, & qui nous presente par eux, le bien ou l'honneur
qui

qui nous en vient, pour estre glorifié en eux. Quand vous les honorés, comme vous devez, c'est Dieu à vrai dire que vous honorés, & non pas eux; comme de l'autre part, c'est encore à lui que s'adresse vostre fierté & vôtre malignité, quand vous les méprisés, ou quoi qu'il en soit, que vous ne leur rendés pas l'honneur qui se doit. Ce n'est pas que je vueille que vous les adoriez, ou que vous en faciés des idoles, comme les flatteurs, qui deïfient par maniere de dire tous ceux qui leur font du bien, ou en qui ils remarquent quelque extraordinaire perfection soit d'esprit, soit de vertu. Il y a bien de la difference entre honorer une personne, qui est ce que Dieu vous commande; & l'adorer, qui est-ce qu'il vous defend. Et si vous n'estes pas obligé à l'adorer, ce n'est pas à dire que vous ayés droit de la mépriser. Il y a un milieu entre ces deux extremités, que vous tiendrés, si vous estes sage; fuyant & le defect de l'orgueilleux, & l'excez du flatteur; honorant ce que l'un méprise; reconnoissant pour creature ce que l'autre deïfie. Et cela soit dit en general. Mais apprenons particulièrement & nommément d'Elizabeth, comment il faut se conduire envers la Sainte Vierge pour lui rendre l'honneur, qui lui est deu. Nous pouvons suivre son exemple en toute seureté; puis que Dieu nous tesmoigne qu'elle étoit remplie du Saint Esprit, quand elle nous donna cette leçon;
au lieu

au lieu qu'il est bien à craindre que l'esprit de la superstition & du monde n'ait inspiré à certains autres, les enseignemens qu'ils se sont voulus mesler de nous donner de la façon d'honorer la Vierge ; Du moins m'avouera-t-on bien que nous avons une certitude incomparablement plus grande sur le fait d'Elizabeth, que sur celui des autres, quels qu'ils puissent être d'ailleurs. Or en la religion aussi bien qu'en tout autre sujet important, il faut suivre le plus seur, & laisser le moins certains. Attachons-nous donc à cet exemple sans varier ni tourner, soit à droit soit à gauche. Premièrement vous voyez que l'occasion & la chose même, & la dispositiō de l'esprit d'Elizabeth, tout épanoui s'il faut ainsi dire, en reconnoissance, en amour, en jouissance, & en respect vers la Vierge, l'obligeoit & la portoit à lui rendre tout ce qui lui est deu d'honneur jusques à son dernier point. Et neantmoins vous ne voyés nulle part dans ce texte, qu'elle l'adore, ou la serve du service de dulie ou d'hyperdulie ; ni qu'elle se prosterne à ses pieds, ni quelle la saluë du nom de sa Deesse, ou de sa Dame, ou de sa Redemptrice & Sauveresse, ou de celui de la Reine des Cieux, de la porte de Paradis, de la Mediatrice du genre humain, ou de l'échelle de Jacob ; ou de quelque autre semblable. Elle ne lui promet point de lui faire des vœux, ni de lui dedier des festes, ni de lui consacrer des Temples ou des chap-

chappelles, où des images soit en plate peinture, soit de relief, ni d'aller vers elle en pèlerinage, ou de lui présenter de l'encens & de la bougie allumée; ou de lui donner tout ce qu'elle posséderoit, deust-elle posséder quelque grand & fleurissant Royaume. Certainement nous pouvons donc bien nous passer de toute cette devotion sans manquer à l'honneur que nous lui devons, puis qu'Elizabeth qu'il honora sans doute comme il falloit, ne fit rien de tout cela. Mais que fit-elle donc? Premièrement elle reconnut, & confessa à haute voix, qu'elle étoit *benite entre les femmes*; secondement que Jesus qu'elle portoit alors dans son corps, & dont elle accoucha son terme étant venu, étoit le fruit de son ventre; en troisieme lieu, qu'elle est la *mere de nôtre Seigneur*; & enfin en quatrieme & dernier lieu, qu'elle a creu & qu'elle est bien-heureuse d'avoir creu les choses, qui lui furent dites par le Seigneur. En conscience n'est-ce pas là le vray & legitime honneur que nous devons tous à cette Sainte & bienheureuse Vierge, d'en avoir ces sentimens, de les confesser & publier à toutes occasions? S'il y a des gens assés malheureux pour lui dénier & refuser ces eloges qui lui appartiennent; ils sont coupables, je l'avoue de ne lui pas rendre ce que nous lui devons d'honneur; comme par exemple quelques Anabaptistes, qui tiennent que la chair de Jesus a été formée du ciel, & n'a fait

fait simplement que passer par le corps de la Vierge; cōtre ce qu'Elizabeth dit expressement, que Jesus est le fruit de son ventre ; comme les Nestoriens, qui rompans l'uniō personnelle des deux natures en Jesus Christ, ne peuvent vrayement reconnoistre pour nôtre Seigneur, celui dont la Vierge est mere; ni ceux-là nō plus, qui ne le tiennent que pour une simple creature ; étant clair qu'Elizabeth ne l'auroit pas appelé son Seigneur s'il n'étoit vrayement Dieu ; ni la Vierge mere de ce sié Seigneur, si l'enfant de la Vierge & le Fils de Dieu n'étoient une seule & mesme personne. Par la grace de Dieu nous sōmes tres-eloignés de tous ces blasphemes; & nul ne peut nier que nous ne croyons fermemēt & ne confessions hautement tout ce qu'Elizabeth dit ici & du Fils & de la Mere. Soyons donc certains que nous ne manquons en nulle sorte à l'hōneur, qui est legitimemēt deu à cette sainte Vierge. Continuons, & suivons fidelemēt la leçon que nous donne ici Elizabeth ; Et avec ces respectueux sentimēs que nous avōs de la mere de nôtre Seigneur, joignōs une constante & religieuse imitatiō de sa pieté & de sa foy, embrasāt d'un cœ̃ur entier tout ce que Dieu nous a dit en ses Ecritures, afin qu'apres avoir creu cōme elle, nous soyons aussi bienheureux avec elle & avec les autres Saints; voyant un jour là haut dās les cieux l'accomplissemēt de toutes les choses qui nous ont été promises, à la gloire de nôtre Sauveur & à nôtre salut eternel. Ainsi soit-il.